

L'OUVERTURE ANTIQUE

présentée au lycée FUSTEL DE COULANGES le 18 mars 2009

III. (L')EUROPE de MOSCHOS : une idylle en Sicile.

PREAMBULE

A la conjonction de dates qui inspira cette Semaine strasbourgeoise des Langues anciennes s'est ajoutée la jonction antique de trois mondes, comme vient de la montrer F. Hoff à propos d'OVIDE : *Grecs, Romains, étrangers*, qui constituent pour 2008-2010 le thème de la Culture de l'antiquité en Classes Préparatoires Littéraires, se côtoient singulièrement au II^e siècle avant notre ère sur une île centrale de la Méditerranée, la Sicile. Le Syracusain méconnu MOSCHOS représente assez bien cette variété culturelle, ethnique et linguistique à travers un petit poème dont la forme épique se justifie par un sujet plus ample que les « idylles » ordinaires, en conférant du même coup tout son sens à ce genre conventionnel de « tableaux animés » et en donnant sans doute à l'enlèvement d'EUROPE sa première forme littéraire.



L'île phénicienne de Motya ou Mozia : accès de la route qui la reliait à l'actuelle Sicile.

La réalité que recouvre dans ces vers le nom d'EUROPE convoque avec le futur et le passé la présence active du lecteur, même et surtout contemporain : si la poésie épique autant que tragique d'ESCHYLE a exprimé dans Les

Perses, par le rêve d'Atossa que nous a lu tout à l'heure notre collègue D. Gouillart, l'antagonisme de l'Orient et de l'Occident, trois cent cinquante ans plus tard le songe d'EUROPE chez MOSCHOS prélude avec vingt-deux siècles d'avance à l'émergence de l'Union Européenne sous l'égide et le nom d'une princesse proche-orientale, car phénicienne, appelée EUROPE.

Dans quel contexte cette idylle vit-elle le jour ? Avant que les Romains n'eussent raison, à la fin du siècle précédent, de la résistance syracusaine alliée aux Carthaginois, les rapports entre les colonies grecques et phéniciennes, puis carthagoises, de Sicile étaient restés tendus et avaient abouti à un clivage net : sans oublier au large l'île de Motya (Mozia) où subsistent des vestiges du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, les Phéniciens et ensuite leurs successeurs carthagoises durent se contenter d'une petite partie de la Sicile, à l'ouest d'une ligne allant de Palerme, port fondé par les Phéniciens, mais appelé « Parfait Mouillage » par les Grecs, à Sélinonte que se disputèrent âprement pendant des siècles Grecs et Carthagoises. C'est précisément là que, dès le début du VI^e siècle avant Jésus-Christ, une métope d'un temple dédié à Héraclès ou Apollon mit en scène EUROPE parmi des Amazones, le char du Soleil et d'autres figures douées d'un **regard** actif (mais négatif, Méduse et Cercopes).

Lorsqu'au siècle suivant HERODOTE mentionna la même EUROPE au début de ses Enquêtes, la Phénicienne aurait simplement été enlevée par des Grecs probablement crétois : comment expliquer dès lors la présence du taureau dans les états successifs du mythe – à commencer par cette métope de Sélinonte, et le fait que cet enlèvement préluda, non à la guerre comme celui

d'Hélène, mais à une paix aussi exigeante que durable ?

Une réponse globale aux deux questions se précise dans la métope de Sélinonte conservée au Musée Archéologique Régional de Palerme et intitulée L'ENLEVEMENT D'EUROPE. Effectivement, le taureau qui s'y trouve sculpté rayonne autant de douceur que de puissance : n'incarne-t-il que le dieu suprême des Grecs voulant installer son amazone en Crète pour son seul usage ? Fils d'EUROPE et de ZEUS, MINOS va doter une terre hellénique de la première constitution : c'est donc à **l'écriture** qu'il donne un accès généreux ; du reste, l'élan prodigieux, par-delà les mers, du taureau qui dissimulait son père ne symbolise-t-il pas l'emprunt grec d'une autre invention phénicienne, **l'art nautique** ? Ainsi, le couple formé par un dieu taureau et par une jeune Orientale permet de figurer les métissages ethniques et techniques tissant le bassin méditerranéen depuis le II^e millénaire avant notre ère, donc de lire à travers le plaisir de ZEUS l'accomplissement des aptitudes d'abord grecques, et plus largement humaines, à la **circulation** comme à la **relation**, dans l'espace comme dans le temps.

Mais l'ancrage de cette métope au bord de la mer Libyque, à la limite des aires siciliennes que sont la zone phénicienne et la grecque, esquisse en continuité avec l'écriture abordée à l'instant d'autres pistes, plus linguistiques. Car, si le nom sémitique d'EUROPE signifie dans sa Phénicie natale « le Couchant », les Grecs n'ont pu le prononcer qu'en le transformant : il a bientôt pris pour eux une autre signification, celle de « **Large Vue** ». D'ailleurs, le procédé phénicien de notation ne fut adopté par les Grecs, privés d'écriture depuis quelques siècles par une obscure catastrophe, que grâce à une transposition parallèle de manière à noter les voyelles, inexistantes dans cet **alphabet** consonantique. Précisément, à la jointure et à l'inverse des systèmes compliqués, donc réservés à une ou deux castes, que sont les

hiéroglyphes égyptiens et le cunéiforme babylonien, le premier des caractères lentement mis au point du XVI^e siècle au XII^e, à travers le Croissant fertile du Sinaï et d'Ougarit à Byblos, par les industriels Phéniciens est *aleph*, le futur **alpha** grec. Suivi de quelque vingt signes-sons qui vont par leur série claire, par leur simplicité d'exécution comme de lecture, révolutionner le monde et **démocratiser** pour toujours la communication écrite, cet *aleph* est non seulement le nom du... taureau en langue sémitique, mais de plus figuré à l'origine par une tête de taureau stylisée, indissociable des cultures voisines – notamment de la Crète – et toujours reconnaissable dans notre **a** ! Sans doute faut-il supposer contacts et liens, brassages de pratiques et de notions, parmi les Siciliens de toutes origines et langues pour imaginer entre le VI^e siècle et le II^e une inconsciente, mais d'autant plus profonde, prise de conscience des dettes contractées auprès du peuple mobile et subtil, insaisissable autant qu'indispensable, formé par les Phéniciens. C'est de cette manière que l'originel enlèvement d'EUROPE avait des chances de se solder non par la guerre, mais par la paix, dont L'EUROPE est toujours redevable et de plus en plus responsable.

Ainsi, grâce à des échanges vraisemblables, peut-être aussi pour avoir fréquenté l'acropole de Sélinonte, MOSCHOS composa son idylle en sept tableaux dialogués *crescendo* vers l'affranchissement de l'humanité : le rêve prémonitoire d'EUROPE qui se **voit** déchirée entre deux mères, l'une appelée Asie et l'autre encore sans nom ; la cueillette amicale et florale, la corbeille d'EUROPE résumant sa divine ascendance ; l'irruption sur le littoral phénicien d'un taureau divin, mû par le désir ; une fascination réciproque et sensuelle ; le rapt d'EUROPE, servant de voile au **navire** qui l'a déracinée ; sa surprise plaintive ; ZEUS alors se dévoile et promet à son épouse EUROPE une descendance qui tendra son **sceptre** au monde, au bord de la Crète et de la maternité.

Voici donc d'abord quelques précisions sur les personnages et paysages de cette idylle par ordre d'apparition, puis le texte de MOSCHOS en traduction linéaire.

PAR ORDRE D'APPARITION

MOSCHOS : émule alexandrin, sans doute syracusain, de Théocrite au II^e siècle av. J.-C., il illustra le genre de l'idylle – étymologiquement tableau d'images pastorales qu'anime surtout l'amour – notamment par l'« ephrasis », ou description d'objets fictifs (cf. le bouclier d'Achille dans l'Iliade), dont on trouvera ci-dessous un exemple ; son appellation signifiant le Veau le vouait-elle au genre bucolique et à revisiter le mythe d'EUROPE ? En tout cas, le texte traduit ci-dessous lui fut attribué, publié par les Editions des Belles Lettres en 1927.

En SICILE, SYRACUSE fut au VIII^e siècle avant notre ère fondée par les Corinthiens et rivalisa bientôt avec les comptoirs phéniciens installés à l'ouest de l'île ; ensuite elle résista longtemps aux Carthaginois, puis aux Romains notamment grâce aux engins d'Archimède.

C'est sur cette île centrale de la Méditerranée qu'étaient sans doute arrivés des Crétois dès le II^e millénaire avant Jésus-Christ si l'on en croit certaines légendes liées aux voyages et à la mort de Minos, récits que semble corroborer doublement l'évolution de Sélinonte, par le nom de sa colonie Héracléa Minoa (cf. Hérodote, V, 46) proche d'Agrigente et par le motif mi-phénicien, mi-crétois de la métope ornant un de ses temples : l'enlèvement d'Europe auquel est consacrée l'idylle de Moschos. C'est en Sicile qu'ensuite étaient nés la comédie grecque, le chant choral et l'idylle, qu'avaient vécu le mythique Polyphème et le présocratique Empédocle ; c'est par la « Trinacria » qu'étaient passés notamment Pindare, Thucydide et Platon. L'on sait d'ailleurs quelles convoitises redoublées, quels brassages renouvelés, allaient transformer la Sicile en une mosaïque toujours plus chatoyante et changeante, véritable plaque tournante de ceux qui surent peu à peu métamorphoser la Méditerranée en passage, en pont, comme le rappellent les dénominations de la mer que sont ΠΟΝΤΟΣ en grec et *pontus* en latin.

EUROP(É)E : sauf au premier vers, où Moschos emploie une graphie proche d'« Europé » comme dans son titre, nous trouvons « Europé » tout au long du poème. Dans ses Enquêtes, dès le Ve siècle avant notre ère, Hérodote atteste (à travers les cinq premiers livres) le passage de ce nom et de ce personnage de Phénicie en Grèce en soulignant l'homophonie qui relie au prénom féminin le continent, ainsi que la double dette des Grecs à l'égard des Phéniciens en matière de navigation et de notation. Sans doute Moschos l'avait-il lu et laissa-t-il jouer sur son inspiration d'autres influences : on pourra d'ailleurs constater qu'il semble développer une étymologie possible de ce nom d'EUROPE pour des oreilles grecques, la *Vaste-Vue*, en la filant mieux qu'une métaphore au cours de son récit : comme l'attitude fondamentale de son jeune personnage, comme un synOPSIS porteur de paysages et de visages. Mais nous savons maintenant que l'appellation EUROPE dérive vraisemblablement du terme sémitique, donc répandu chez les Phéniciens, désignant le *Couchant* : quelles relations réelles, notamment linguistiques, pouvaient entretenir en Sicile des groupes humains aussi différents, aussi refermés sur leurs territoires respectifs, que les Grecs et les Phéniciens, puis les Carthaginois ? Le Syracusain Moschos a-t-il côtoyé ces étrangers si proches et si éloignés de sa culture ? Ce qui est incontestable est la présence imposante autant qu'engageante d'EUROPE dans une métope du temple grec de Sélinonte, au sud-ouest de la Sicile, donc à la limite du territoire carthaginois : cet Enlèvement d'EUROPE à la fois massif, naïf et pour ainsi dire expansif, exposé au Musée Archéologique Régional de Palerme, remonte au début du VI^e siècle !

DÉESSE NÉE À CHYPRE, NÉE DE L'ÉCUME ou CYPRIS, c'est Aphrodite pour les Grecs, Vénus pour les Romains, protectrice de l'amour et de la beauté féminine : celle qui surgit de la semence de Cronos-Saturne sur le rivage chypriote.

PHÉNIX : ce nom désigne d'abord le père d'EUROPE, encore appelé Agénor, roi phénicien de Tyr ou de Sidon ; mais, comme nom commun, il rappelle aussi la précieuse pourpre, une espèce de palmier, puis une sorte de lyre produites par ce pays, enfin l'oiseau fabuleux qui renaît de ses cendres et que nous retrouverons ci-dessous, bien qu'à mots couverts, dans l'« ecphrasis » déjà mentionnée.

ZEUS ou Jupiter, fils de Cronos qu'il dut mutiler d'abord, dieu maître de la radieuse voûte céleste et de presque tous les autres dieux comme des mortel(le)s.

ÉGIDE : la peau de la chèvre Amalthée qui l'a nourri en Crète forme le bouclier de Zeus sur lequel est posée la tête de la Méduse.

HÉPHAÏSTOS ou Vulcain, dieu fils boiteux d'Héra, habile à créer le beau comme sceau du bien (ΚΑΛΟΝ ΚΑΓΑΘΟΝ), et par exemple à forger de nouvelles armes pour Achille (voir ci-dessus).

LIBYE : nymphe éponyme de l'Afrique du Nord, petite-fille d'Io, grand-mère d'Europe et de Cadmos.

ÉBRANLEUR DE LA TERRE, ou PROTECTEUR DE LA MER BLANCHISSANTE : il s'agit de Poséidon-Neptune, dieu de l'eau douce et salée, donc des sources et de la mer, telles qu'elles peuvent aussi remuer la terre ; il est le grand-père d'Europe et de Cadmos !

TÉLÉPHASSA : mère de Cadmos et d'Europe ; son nom suggère qu'elle brille loin, par sa voix ou par son éclat.

INACHOS : dieu fleuve d'Argolide, père d'Io.

IO : fille d'Inachos, prêtresse de l'Héra d'Argos, aimée de Zeus qui l'a soustraite à la jalousie d'Héra en lui donnant la forme d'une vache.

CRONOS, ou Saturne : fils d'Ouranos qu'il mutile, père notamment de Poséidon, d'Héra et de Zeus, qui le mutile à son tour.

NIL : dieu fleuve égyptien ; sa fille Memphis aurait épousé le fils d'Io et de Zeus, Epaphos : il serait ainsi le grand-père de Libye...

HERMÈS, ou Mercure : fils de Zeus et de la plus jeune des Pléiades ; dieu de tous les déplacements et de tous les échanges, des plus malhonnêtes aux plus nobles.

ARGOS, ou Argus : pourvu d'yeux sur toute la tête, il est chargé par Héra de garder la vache qu'elle soupçonne de dissimuler Io ; mais Hermès parvient à le tuer.

UN OISEAU : plus que l'image certes séduisante d'un voilier, c'est sans doute le phénix annoncé ci-dessus.

CHARITES, ou Grâces, divinités de la Beauté, résidant sur l'Olympe : elles auraient tissé, en l'honneur de son mariage avec Cadmos, la robe d'Harmonie, future belle-sœur d'Europe.

HÉRA, ou Junon : sœur et jalouse épouse de Zeus, mère d'Aphrodite et d'Arès, déesse du mariage.

TAUREAU : animal placé au centre de la vie antique et primitive, source d'énergie et de matières premières, offrande sacrée ; il semble orner les navires de la céramique grecque classique d'un œil apotropaïque ; il donne également son, forme et nom à la première lettre de l'alphabet, d'origine égyptienne et de création phénicienne, donc au système de notation auquel les Grecs doivent leur renaissance dès le début du Ier millénaire avant notre ère : *aleph* en langue sémitique devient en grec *alpha* tout en conservant la trace d'un profil bovin.

LUNE CORNUE : cette forme n'est pas sans rappeler la déesse égyptienne Hathor, de figure bovine parée de branches de lyre pour représenter le jour avec la nuit, l'art avec l'amour...

DAUPHINS : présences marines aussi sensibles à l'art d'Arion qu'à la détresse d'Amphitrite.

NÉRÉIDES : ces divinités marines comptent parmi elles Thétis, mère d'Achille, et se caractérisent par une gracieuse activité.

TRITONS : divinités marines, fils de Poséidon et d'Amphitrite.

UNE VOILE DE NAVIRE : cette description rappelle l'autre dette grecque à l'égard des Phéniciens, les perfectionnements techniques de l'art nautique, surtout avec la proposition qu'Europe a faite à ses compagnes aux vers 103-104 d'embarquer toutes sur le dos du taureau, puis avec la remarque d'Europe au vers 143 ; car les sabots du taureau forment les rames du navire avec lequel elle fait donc corps et dont elle est partie intégrante.

CRÈTE : c'est l'île mère, non seulement de la Sicile encore loin de révéler sa culture, mais de toute la civilisation occidentale ; après avoir offert à Zeus refuge et berceau (voir ci-dessus), elle sert de cadre au foyer minoen, à son art, à la première constitution de l'histoire qui apparut à Cnossos : or ce toponyme semble étrangement contenu dans le verbe rare par deux fois employé pour l'Europe de Moschos, emportée loin en avant par le sommeil et les songes (vv. 6 et 23). Précisément, Minos est le fils de Zeus et de la Phénicienne Europe ! Comme le roi des dieux sut la dérober aux yeux de tout mortel indiscret, Cadmos, le frère d'Europe, fut acculé à naviguer pour ne pas transgresser l'ordre de Phénix-Agénor, et à débarquer loin de chez lui, en Béotie, terre hostile et... bucolique, encore en manque d'écriture : il y fonda Thèbes en épousant Harmonie et en enseignant – lui aussi – les « lettres phéniciennes ».

UN SCEPTRE : on peut évidemment se rappeler à cette occasion le rayonnement minoen qui traversa de nombreux siècles ; mais ce sceptre tendu à tous les mortels peut aussi suggérer le stylet, voire le style, facilement maniés et démocratiquement partagés puisque les lettres de l'alphabet sont aussi commodes à tracer qu'à déchiffrer – donc l'écriture qui protège ou délivre l'être humain de la servitude, comme le prouvent encore les efforts planétaires d'une alphabétisation toujours nécessaire.

HEURES : filles de Zeus et de Thémis, elles sont préposées à l'équilibre du monde et à la régularité des saisons.

A travers cette idylle, on comprend combien le mythe d'EUROPE se distingue des autres, abstraits, descriptifs ou trop humains, par son double rôle de synthèse historique et de symbole dynamique.

PAR MOSCHOS DE SYRACUSE, IDYLLE D'EUROPÉ.

I. Un jour, **EUROPÉ** reçut de la déesse **NÉE À CHYPRE** un doux message
[sous la forme d'un songe.

A l'heure de la nuit fixée pour son troisième tiers, quand s'approche l'aurore,
quand un sommeil plus doux que miel s'installe en pleines paupières,
dénoue les membres et lie les prunelles comme une caresse,
à l'heure aussi où l'on peut se fier au troupeau ruminant des songes, (5)
à cette heure-là, sous les combles dans sa maison, sur la vague de son sommeil,
la fille encore vierge de **PHÉNIX, EUROPÉE**,

se crut devenue l'enjeu d'une querelle entre deux continents,
entre l'Asie et la terre qui lui fait face ; or ces deux continents étaient des femmes.
L'une d'elles avait l'aspect d'une étrangère, l'autre s'apparentait (10)
à une femme du cru, et s'attachait davantage à elle comme à sa petite,
car elle déclarait l'avoir enfantée elle-même et l'avoir élevée avec tendresse.

L'autre, la saisissant dans ses fortes paumes avec vigueur,
l'entraînait sans rencontrer de résistance ; car elle affirmait de la part
de **ZEUS** porte-**ÉGIDE** son gage futur marqué par le destin : **EUROPÉE**. (15)

Et elle, loin de son lit bien couvert, de s'élancer pleine de crainte,
tremblant dans son cœur ; car elle l'avait vu de ses propres yeux, ce songe.
Alors, sur son séant, elle gardait longuement le silence, et ces femmes restaient
dans ses regards dilatés, toutes deux, encore et encore.

Puis, longtemps après, s'était élevée avec effroi sa voix de jeune fille : (20)

« De qui me sont venues de telles fantasmagories, parmi les habitants célestes ?
Quels sont ceux qui m'ont frappée de stupeur sur mon lit bien couvert dans ma chambre,
moi que portait profondément la vague du sommeil – quels songes ?
Quelle était l'étrangère que j'ai regardée tout en dormant ?

Quel désir me saisit le cœur vers elle, avec quelle effusion elle aussi (25)
m'accueillit et me regarda comme sa propre enfant !

Mais puisse en un bien réel, grâce aux présences éternelles, ce songe tourner pour moi ! »

II. Ayant ainsi parlé, elle se leva vivement, puis rechercha partout ses amies,
ses compagnes de la même taille, du même âge, réjouissant son cœur et nées de bonne
[famille,

avec lesquelles toujours elle s'amusait, chaque fois qu'elle se parait pour la danse (30)
ou qu'elle lustrait sa peau claire à des bouches de rivière bien abritées,
ou toutes les fois qu'elle écumait une prairie de ses lys à la bonne haleine.

Et elles aussitôt de lui apparaître ; or chacune tenait dans les mains,
pour porter ses fleurs, une corbeille ; puis elles foulèrent les prairies
battues de vagues jusqu'à l'endroit où régulièrement en foule elles se rassemblaient, (35)
charmées à la fois par des boutons de rose et par le bruit des flots.

C'est une corbeille d'or que portait quant à elle **EUROPÉE**,
remarquable, grande merveille, fruit du grand effort d'**HÉPHAÏSTOS** : il l'avait
remise à **LIBYE** en cadeau, quand dans la couche de l'**ÉBRANLEUR** de **TERRE**
elle se rendit ; **LIBYE** l'avait remise à la toute belle **TÉLÉPHASSA** (40)
qui était de son sang ; et c'est à la vierge **EUROPÉE**

que sa mère **TÉLÉPHASSA** confia l'illustre cadeau.
En cet objet, de nombreux raffinements ciselés scintillaient.

Gravée dans l'or se trouvait une fille d'**INACHOS, IO**,

alors qu'elle était encore génisse et n'avait pas l'aspect d'une femme. (45)
 Mais, dans son errance, de ses pieds elle foulait l'amertume des routes,
 en tout point semblable à une nageuse. En métal bleu était ciselée la mer.
 Or deux êtres se tenaient sur le sourcil du rivage,
 Deux mortels soudés, observant une coureuse de mer qui était une vache.
 Il s'y trouvait cependant **ZEUS** fils de **CRONOS**, effleurant de ses mains (50)
 doucement la génisse fille d'**INACHOS** ; et au bord des sept bouches du **NIL**
 il la transformait de vache aux belles cornes en femme à nouveau.
 En argent était le cours du **NIL**, la génisse était
 en bronze, et en or se trouvait ciselé **ZEUS** en personne.
 Tout autour, au long et au-dessous de la couronne ornant la corbeille bien ouvrée, (55)
HERMÈS était façonné ; près de lui s'allongeait
ARGOS, scintillant de ses yeux qui ne dormaient jamais.
 De son sang pourpre surgissait
UN OISEAU fier de ses ailes aux mille fleurs et couleurs ;
 ayant déployé son envergure à la manière d'un navire qui fend la mer, (60)
 il recouvrait de ses vergues les lèvres de la corbeille d'or.
 Telle était la corbeille de la toute belle **EUROPÉE**.

III. Quant aux demoiselles, une fois parvenues aux prairies fleuries,
 elles se comblaient mutuellement le cœur de fleurs.
 L'une d'elles, c'était le narcisse à la bonne haleine qu'elle enlevait, l'autre la jacinthe, (65)
 une troisième la violette, une autre encore le serpolet ; à terre, nombreuses
 foisonnaient les feuilles des prairies gorgées par le printemps ;
 l'odorante touffe du crocus safrané
 était passée au peigne fin par d'autres encore, qui rivalisaient d'adresse. (70)
 Or, en parant ses mains de la rose éclatante et flamboyante,
 la princesse rayonnait telle parmi les **CHARITES** la déesse **NÉE de L'ÉCUME**. Mais elle
 n'allait pas longtemps de fleurs réjouir son cœur,
 ni non plus conserver à l'abri des souillures sa virginale ceinture.
 Car, bien entendu, le fils de **CRONOS** ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'il se sentit (75)
 troublé dans son cœur, invinciblement dompté par les traits
 de **CYPRIS** qui seule peut, même sur **ZEUS**, exercer sa domination.
 Précisément en effet, esquivant le courroux de la jalouse **HÉRA**
 et voulant de la vierge abuser la candeur,
 il dissimula le dieu, il modifia son corps et il devint **TAUREAU**, (80)
 non pas comme celui qu'on nourrit à l'étable, ni comme
 celui qui ouvre en deux le sillon en tirant la courbe araire,
 ni comme celui qui rumine au milieu des troupeaux, ni non plus comme
 celui qui, dompté par la corde, traîne un chariot trop chargé.
 Voici que chez celui-ci l'ensemble du corps se montrait safrané, (85)
 qu'un cercle rayonnant de blancheur scintillait au milieu de son front
 et que ses yeux brillaient au-dessous en lançant des éclairs de désir.
 D'égale hauteur, l'une vers l'autre des cornes jaillissaient de sa tête,
 comme sur la moitié de son disque les orbes de la **LUNE CORNUE**.

IV. Or il alla vers une prairie et son apparition n'effaroucha pas
 les filles ; au contraire, toutes ressentirent un vif désir de venir tout près (90)
 – et de toucher l'adorable bovin ; de lui d'ailleurs une divine odeur
 émanait au loin, éclipsant même de la prairie le souffle embaumé.
 Il s'arrêta devant les pieds de l'irréprochable **EUROPÉE** :
 il lui léchait le cou, il exerçait son charme sur la jeune fille.
 Et elle de le flatter : doucement, de ses mains, elle lui essuyait l'écume (95)

abondante de la bouche, jusqu'au moment où elle donna un baiser au TAUREAU.
Et lui de mugir, avec la suavité du miel : tu aurais cru entendre
la voix douce de la flûte phrygienne clairement s'égrener.
Il s'agenouilla devant ses pieds, il contemplait EUROPÉE
en tournant l'encolure et lui montrait la largeur de son dos. (100)

Mais vers les filles aux boucles profondes elle lança ces paroles :
« Venez, chères compagnes de mon âge, pour qu'ensemble, assises
sur ce TAUREAU, nous partagions notre plaisir : assurément, toutes
il nous portera en déroulant son dos, tant il est prévenant,
bienveillant – à le regarder – et doux comme le miel ; il n'a rien des TAUREAUX (105)
ordinaires. En lui circule un esprit pour ainsi dire humain,
sage comme le destin : il ne lui manque plus que la parole. »

V. Après ces mots, sur l'échine elle s'installait, souriante,
et les autres allaient faire de même quand le TAUREAU se rua en avant : (110)
et, celle qu'il voulait, il l'enlevait. Rapidement sur la mer il arrivait,
tandis qu'en se retournant elle appelait ses très chères compagnes,
les mains tendues vers elles, qui cependant ne pouvaient l'atteindre.

Une fois le pied posé sur le rivage, droit devant il courait, tel un DAUPHIN,
et ses sabots sans se mouiller foulaient de vastes vagues. (115)
Quant à la mer, sur son passage elle retrouvait son calme,
pendant que les monstres marins tout autour sautaient comme des gamins à la rencontre
[de ZEUS et de ses pas,
pendant que, tout content, par-dessus les rouleaux, du fond de l'abîme pirouettait le
DAUPHIN.]

D'ailleurs, des NÉRÉIDES émergèrent : toutes,
Installées sur des échinés marines, s'avançaient en cortège. (120)
Lui-même, avec sa voix grave, l'ÉBRANLEUR de la TERRE
en dirigeant le flot guidait sur la voie marine
son frère ; autour de lui s'étaient rassemblés
les TRITONS, puissants flûtistes du flux marin,
levant leurs conques allongées pour claironner le chant nuptial.

Elle, installée sur l'échine bovine de ZEUS, (125)
tenait dans une main la fine corne du TAUREAU et, de l'autre,
elle tirait contre elle un pli de tissu pourpre, pour éviter de le laisser
traîner, de le laisser tremper par la blanche mer salée, par son eau qui défie tous les mots.
Dès lors se gonfla sur ses épaules le péplos profond d'EUROPÉE,
et il allégeait le poids de la jeune fille tout comme UNE VOILE DE NAVIRE. (130)

VI. Mais, quand de la terre paternelle elle fut coupée,
qu'il n'y avait plus en vue nul rivage battu de vagues, nulle montagne escarpée,
que sur son corps passait l'air et sous son corps courait sans fin le passage marin,
elle lança ce flot de paroles, en jetant partout des regards craintifs autour d'elle :
« Par où me conduis-tu donc, dieu-TAUREAU ? Qui es-tu, d'où sors-tu ? Comment
[parcours-tu les routes (135)

de tous les dangers sur tes pattes fendues ? N'as-tu aucune peur de la mer ?
Car ce sont des navires qui peuvent parcourir la mer,
des navires qui fendent le flot, mais les TAUREAUX tremblent devant le sentier salé.
Quelle boisson trouveras-tu agréable, de la mer quelle nourriture tireras-tu ?
Alors sûrement un dieu, voilà ce que tu es ; car ce que tu fais ressemble aux dieux. (140)
Pas plus que les DAUPHINS marins sur la terre, les TAUREAUX
sur le passage marin ne s'avancent en cortège ;
mais toi, sur la terre comme sur le passage marin, sans trembler tu bondis : tes sabots te

[servent de rames.

Et naturellement peut-être, lancé vers le haut sur l'étincelle de l'air
– aussi vif que les oiseaux, tu vas t'envoler ! (145)

Hélas moi, je suis terriblement malheureuse, moi qui, la maison
paternelle laissée au loin, dans le sillage de ce bovin,
trace en errante solitaire le sillage d'une étrange navigation.

Mais toi, le **PROTECTEUR de la mer blanchissante**, l'**ÉBRANLEUR de la terre**,
puisses-tu venir à ma rencontre avec tes faveurs, toi que je m'attends à voir
diriger cette navigation en m'ouvrant la route. (150)

En effet, ce n'est pas sans un divin secours que de ces parages je foule les routes
[liquides. »

VII. Elle avait ainsi parlé ; pour lui répondre, le bovin bien cornu lui dit :

« Prends courage, ô vierge, n'aie pas peur des rouleaux marins.
En personne, je suis **ZEUS**, même si de près j'apparais aux yeux comme étant
un **TAUREAU** : car je peux prendre n'importe quelle apparence pour peu que je le
[veille. (155)

Mon désir de toi m'a envoyé parcourir une telle distance saline
sous l'aspect d'un **TAUREAU** ! Mais la **CRÈTE** à présent t'accueillera,
elle qui m'a nourri moi aussi et où tes noces
vont être célébrées. De moi tu feras naître d'illustres fils,
qui tendront tous un **SCEPTRE** aux mortels. » (160)

Il avait ainsi parlé : ses paroles furent immédiatement suivies d'effet, car leurs yeux
[découvraient

la **CRÈTE**, et **ZEUS** reprit sa propre forme,
puis lui ôta sa ceinture : un lit devant elle fut dressé par les **HEURES** ;
elle, auparavant jeune fille, de **ZEUS** devint aussitôt l'épouse
et pour le fils de **CRONOS** elle conçut des enfants en devenant mère aussitôt. (165)

Traduction de M.HIEBEL, 28 janvier 2009.

PERSPECTIVES D'EURO-PAIX.



Au Musée Archéologique Régional de Palerme, métope de « l'enlèvement d'Europe » (début du VI^e s. avant notre ère) provenant d'un temple de Sélinonte.

L'OUVERTURE ANTIQUE proposée par cette idylle de MOSCHOS inaugure une AVENTURE musicale et toujours neuve. Dans son sillage, non seulement HORACE et OVIDE chantèrent l'avènement qui suivit cet enlèvement, non seulement les représentations plastiques d'EUROPE se répandirent, puis agirent en profondeur, sur L'EUROPE en devenir, mais une OUVERTURE A L'AUTRE se fait surtout jour ici par les **relations** interpersonnelles (amicales ou familiales, avec le monde animal ou divin), et déjà internationales : en elles se devine une lutte d'influence entre deux continents, mais se dessine également le nom d'abord passé sous silence, notre **nom**, aussi commun que

propre, EUROPE. Or la **circulation** ethnique et politique, culturelle et culturelle, d'est en ouest et du Couchant vers le Levant, particulièrement sur le sol et autour de la Sicile, rattache une telle OUVERTURE moins aux mythes solaires et stellaires où s'inscrivait la figure d'EUROPE qu'à **L'AUBE**, en nous poussant encore en avant. Cette AUBE se lève donc pour AUJOURD'HUI ; en effet, les « éléments », terme par lequel les Etrusques désignèrent sans doute les lettres de l'alphabet en les diffusant dans la péninsule italique – tout en restant eux-mêmes indéchiffrables aux autres peuples, s'articulent sur le papyrus de Byblos, sur le châssis du typographe ou sur l'écran de l'ordinateur comme l'orchestration de l'Iliade ou de l'Odyssée, comme les modules opératoires du Parthénon, comme enfin l'harmonie qui peut, selon Platon, ajuster citoyen et cité. Il nous revient donc d'organiser, à notre tour et à notre place, une vie digne de l'Union EUROPEENNE, sachant que les impulsions les plus fédératrices sont aussi les plus discrètes ; car

il a suffi qu'en Crète un jour EUROPE accoste pour que L'EUROPE accepte avec son nom son poste ; sans bruit les Phéniciens au large sont passés, nous laissant les toiles qu'ils avaient su tisser : dépassons nos clivages, découvrons des rivages...

Texte et, avec les conseils rythmiques de Ch. Stoeckel, traduction par Martine HIEBEL, enseignant les Lettres classiques en CPGE et membre de l'ARELAS (Association Régionale des Enseignants de Langues Anciennes de Strasbourg), hiver-printemps 2009.

Plus d'informations sur www.europe-gutenberg.eu